

# RÉVOLUTION INTERNATIONALE

ORGANE DU COURANT COMMUNISTE INTERNATIONAL EN FRANCE

Bimestriel n° 482 • mai-juin 2020 • fr.internationalism.org • france@internationalism.org • 1,30 € – 2,50 Fr.S – 2 \$ can.

## PANDÉMIE DE COVID-19

# Barbarie capitaliste généralisée ou Révolution prolétarienne mondiale !

Une hécatombe! Des morts par milliers chaque jour, des hôpitaux à genoux, un "tri" odieux entre les malades jeunes et vieux, des soignants à bout de forces, contaminés et qui parfois succombent. Partout le manque de matériel médical. Des gouvernements qui se livrent une concurrence effroyable au nom de "la guerre contre le virus", des marchés financiers en perdition, des scènes de rapine surréalistes où les États se volent les uns les autres les cargaisons de masques, des dizaines de millions de travailleurs jetés dans l'enfer du chômage, des tombereaux de mensonges proférés par les États et leurs médias... Voilà l'effrayant spectacle que nous offre le monde d'aujourd'hui! La pandémie du Covid-19 représente la catastrophe

sanitaire mondiale la plus grave depuis la grippe espagnole de 1918-19 alors que, depuis, la science a fait des progrès extraordinaires. Pourquoi une telle catastrophe? Comment en est-on arrivé là?

On nous dit que ce virus est différent, qu'il est beaucoup plus contagieux que les autres, que ses effets sont beaucoup plus pernicieux et mortifères. Tout cela est probablement vrai mais n'explique pas l'ampleur de la catastrophe. Le responsable fondamental de ce chaos planétaire, de ces centaines de milliers de morts, c'est le capitalisme lui-même. La production pour le profit et non pour les besoins humains, la recherche permanente de la plus grande rentabilité au prix de l'exploitation féroce de la classe

ouvrière, les attaques toujours plus violentes contre les conditions de vie des exploités, la concurrence effrénée entre les entreprises et les États, ce sont toutes ces caractéristiques propres au système capitaliste qui se sont conjuguées pour aboutir au désastre actuel.

### L'incurie criminelle du capitalisme

Ceux qui dirigent la société, la classe bourgeoise avec ses États et ses médias, nous disent d'un air consterné que l'épidémie était "imprévisible". C'est un pur mensonge digne de ceux proférés par les "climato-sceptiques". Depuis longtemps les scientifiques ont envisagé la menace d'une pandémie comme celle du Covid-19.

Mais les gouvernements ont refusé de les écouter. Ils ont même refusé d'écouter un rapport de la CIA de 2009 ("Comment sera le monde de demain") qui décrit, avec une exactitude sidérante les caractéristiques de la pandémie actuelle. Rien n'a été fait pour anticiper une telle menace. Pourquoi un tel aveuglement de la part des États et de la classe bourgeoise qu'ils servent? Pour une raison bien simple : il faut que les investissements rapportent du profit, et le plus vite possible. Investir pour l'avenir de l'humanité ne rapporte rien, ne fait pas monter les cours de la Bourse. Il faut aussi que les investissements contribuent à renforcer les positions de chaque bourgeoisie nationale face aux autres sur l'arène impérialiste. Si les sommes démentielles qui sont

investies dans la recherche et les dépenses militaires avaient été consacrées à la santé et au bien-être des populations, jamais une telle épidémie n'aurait pu se développer. Mais au lieu de prendre des mesures face à cette catastrophe sanitaire annoncée, les gouvernements n'ont eu de cesse d'attaquer les systèmes de santé, tant au plan de la recherche que des moyens techniques et humains.

Si les gens crèvent et tombent aujourd'hui comme des mouches, au cœur même des pays les plus développés, c'est en premier lieu parce que les gouvernements, partout, ont réduit les budgets destinés à la recherche sur les nouvelles maladies! Ainsi, en mai 2018, Donald Trump a supprimé une unité spéciale du Conseil de Sécurité Nationale, composée d'éminents experts, chargée de lutter contre les pandémies. Mais l'attitude de Trump n'est qu'une caricature de celle adoptée par tous les dirigeants. Ainsi, les études scientifiques sur les coronavirus ont été partout abandonnées il y a une quinzaine d'années, car le développement du vaccin était jugé... "non rentable"!

De même, il est parfaitement écoeurant de voir les dirigeants et les politiciens bourgeois de droite comme de gauche pleurnicher sur l'engorgement des hôpitaux et sur les conditions catastrophiques dans lesquelles sont contraints de travailler les soignants, alors que les États ont mené une politique méthodique de "rentabilisation" du système de soins au cours des cinquante dernières années, particulièrement depuis la grande récession de 2008. Partout, ils ont limité l'accès des populations aux

(suite page 2)

## L'État capitaliste, responsable de la catastrophe dans les hôpitaux !

Avec la crise du coronavirus, la machine idéologique de la bourgeoisie a poursuivi son œuvre avec, notamment, un des vieux chevaux de bataille de la propagande officielle : nous faire croire que le rôle de l'État capitaliste consiste à "protéger la population". Le mythe de "l'État providence" et de ses prétendus "bienfaits" n'est qu'un mensonge. L'objectif des États capitalistes a toujours été de faire régner l'ordre afin d'exploiter au maximum la force de travail.

Avec la crise sanitaire du Covid-19 l'objectif reste le même! La saturation des hôpitaux et le manque flagrant de moyens (respirateurs, masques, gel, blouses...) ont révélé l'incurie des États qui, partout dans le monde, pressurent et surexploient à outrance le personnel de santé sur le dos des malades. L'État "protecteur", en réalité, est une mascarade!<sup>(1)</sup>

Dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, si les États les plus riches se sont organisés pour mettre en place les conditions sanitaires devant permettre l'amélioration de la santé des prolétaires (ce qu'ils ont en partie démantelé, aujourd'hui), ce ne fut nullement dans le but de "protéger" mais de reconstruire l'appareil productif pour assurer l'exploitation maximum des ouvriers.

### Le mythe de "l'État providence"

En 1945, les idéologues de la classe dominante, notamment ceux des pays européens durement touchés par la guerre, se sont fait les chantres du "progrès". Après six ans de destructions et de privations effroyables, la situation sanitaire des populations

était catastrophique. Non seulement la population active était en partie décimée, mais aussi très affaiblie physiologiquement. Le rationnement devait d'ailleurs persister encore plusieurs années. En France, des tickets de rationnement pour le lait ou le pain étaient encore en vigueur au début des années 1950. Pour reconstruire le tissu industriel au plus vite et pour relancer la production par l'exploitation féroce de la force de travail, on ne pouvait se passer d'une prise en charge systématique des soins élémentaires pour que les travailleurs soient au moins capables d'aller travailler. Ces exigences impératives, allaient conduire les États à planifier sur le long terme une orientation politique pilotée par leurs administrations et toute une caste de technocrates, plus ou moins convertis au keynésianisme. Cela, pour permettre de régénérer une force de travail affaiblie, devant supporter les nouvelles cadences du taylorisme.

Suite aux ravages de "la grande Dépression" de 1929, les États-Unis de Roosevelt avaient été les précurseurs de ce type de politique, inaugurant le *Social Security Act* en 1935. Pour autant, le système de sécurité sociale sanitaire sera très tardivement mis en place aux États-Unis, et à minima, pour une raison bien simple : ce territoire n'avait pas subi les destructions et les dévastations de la guerre comme en Europe. Il faudra attendre 1966 pour voir la mise en place de l'assurance santé *Medicare*.

Les États capitalistes concurrents en Europe adoptaient, par obligation, une politique plus précoce et plus offensive en matière de santé. Ainsi, la guerre à peine finie, l'objectif de reconstruction en Grande-Bretagne prenait appui sur les discours enrobés de William Beveridge, souhaitant "donner du travail pour tous dans une société libre". Autrement dit : relancer l'industrie en mobilisant et en surexploitant la main-d'œuvre ouvrière. Ce prosaïque objectif imposera dans les faits la création du système de

santé public (NHS) en 1948 par le gouvernement travailliste de Clement Attlee. Le "modèle britannique" sera globalement repris partout ailleurs, avec son système de "santé de masse" déshumanisé et des campagnes de vaccination nécessaires, mais où les populations sont traitées comme des bestiaux. Cette "sécurité sociale", nouvel impôt modernisé et déguisé, ponctionné sur le dos des ouvriers, permettra un véritable encadrement du prolétariat. En France, où il fallait "gagner la bataille du charbon" sous l'égide du grand parrain américain (grâce au plan Marshall), le mythe frauduleux du "socialisme" par les nationalisations et la promesse d'un modèle de santé permettaient de mobiliser les exploités, de les fliquer en tentant de garantir la "paix sociale".<sup>(2)</sup> On s'inspira aussi de la tradition allemande de Bismarck et c'est ainsi que le projet, censé incarner la modernité et le "progrès", formulé à grands traits, sous le Régime de Vichy, par le haut fonctionnaire Pierre Laroque, sera repris par le programme du Conseil national de la Résistance. L'État s'appropriait donc directement par le biais de sa police syndicale, ce qui autrefois relevait des différentes caisses de secours et mutuelles ouvrières : en vidant de leur contenu politique originel et en dénaturant la notion même de solidarité ouvrière.

Dès lors, avec une classe ouvrière en meilleure santé, la bourgeoisie pouvait exercer une exploitation plus forte et féroce, à marches forcées, dans les mines et les usines. À tel point que le rendement exigé, avec l'appui crapuleux des staliniens du PCF et des syndicalistes de la CGT, rendait les conditions de travail pires que sous

l'Occupation. La production industrielle allait augmenter de 40% entre 1946 et 1949! La militarisation de la production et les cadences infernales allaient engendrer de nombreuses grèves face à l'épuisement au travail, à la misère persistante et à la répression.<sup>(3)</sup>

Contrairement à ce qu'on veut nous faire croire, la mise en place de "l'État providence" et des services de santé, payés par la sueur des travailleurs, n'avait nullement pour vocation le "bien-être" des populations. Elle permet encore aujourd'hui à l'État de mieux contrôler les individus, remplaçant avantageusement le livret individuel des ouvriers du XIX<sup>e</sup> siècle, fliquant les travailleurs pour le compte du capital afin d'alimenter en muscles les bagnes industriels.

### La crise et le démantèlement du système de santé

Avec la fin de la reconstruction et le retour de la crise économique ouverte au début des années 1970, le chômage de masse allait sonner le glas des "politiques sociales" et de santé. Progressivement les États n'ont plus eu les moyens d'investir et de planifier leur politique de santé à long terme, comme ils avaient pu le faire durant le "boom économique" des années 1950-1960. La "découverte" par Macron que la santé "ne pouvait être soumise aux lois du marché" n'est qu'une farce hypocrite. Depuis plus de trente ans, l'État n'a fait que baisser le coût de la force de travail (donc l'accès aux soins et à la santé) et cherché à réduire la dette (donc geler les investissements pour la santé).

À cet égard, l'exemple de l'État français est emblématique. Le "luxe" de la santé et des services sociaux est

3) Voir sur notre site Internet : "Grèves de 1947-1948 en France : la bourgeoisie démocratique renforce son État policier contre la classe ouvrière".

(suite page 3)

### Dans ce numéro

#### "Guerre des masques"

*La bourgeoisie est une classe de voyous !* ..... 2

#### Covid-19 à Guayaquil (Équateur)

*Le capitalisme sème la mort et l'horreur* ..... 3

#### Mouvement contre la "réforme des retraites" (II)

*Tirer les leçons pour préparer les luttes futures* ..... 4

#### Courrier des lecteurs

*Les syndicats sont des organes d'État* ..... 5

#### "Le temps des ouvriers" sur Arte

*Une oraison funèbre pour enterrer l'identité de classe* ..... 6

#### Extraits du "Programme socialiste" de Karl Kautsky

*Les prétendus "héros de la nation" sont les "fossoyeurs" du capitalisme !* ..... 8

1) Le confinement, rendu nécessaire et inévitable à cause des conditions sanitaires déplorables, a été mis à profit pour renforcer l'État policier. On peut notamment mentionner le filage via la promotion du tracking sur les téléphones portables, tout cela hypocritement présenté comme une sorte de servitude citoyenne "librement consentie".





# Tirer les leçons pour préparer les luttes futures

Dans la première partie de cet article, nous rappelions avec la plume de Rosa Luxemburg que “les révolutions [...] ne nous ont jusqu’ici apporté que défaites, mais ces échecs inévitables sont précisément la caution réitérée de la victoire finale. À une condition il est vrai ! Car il faut étudier dans quelles conditions la défaite s’est chaque fois produite”.<sup>(1)</sup>

Dans ce bilan, nous avons commencé par mettre en avant que le récent mouvement contre la “réforme” des retraites marque la fin de l’atonie sociale qui caractérisait la dernière décennie et le retour de la combativité ouvrière. La solidarité et la volonté d’être tous ensemble unis dans la lutte, de développer une lutte massive étaient autant d’éléments palpables au sein des cortèges de manifestants. Nous concluons alors ainsi : “émergent des questions profondes sur l’identité de classe et la mémoire ouvrière, sur le développement de la conscience et sur la nature des syndicats”.

## L’identité de classe

En voulant se battre “tous ensemble”, en prônant la solidarité entre les secteurs et entre les générations, les prolétaires ont commencé à retrouver leur identité de classe. Car en comprenant que pour faire face au gouvernement, à l’État, à la bourgeoisie, il faut être nombreux, il faut s’unir, il faut développer un mouvement massif. La question qui forcément s’impose à tous est : avec qui s’unir ? Qui est ce “Nous” ? La réponse est : la classe ouvrière. Certes, cette acuité ne s’est pas encore répandue dans l’ensemble de notre classe, mais elle germe. C’est ainsi que dans les cortèges, nombreux étaient les manifestants à chanter “On est là, pour l’honneur des travailleurs et pour un monde meilleur !” Dans plusieurs discussions, on a pu entendre “La classe ouvrière existe ! Elle est là !” ou encore “il nous faut une grève générale comme en Mai 68”.

Ce début de reconquête de l’identité de classe par le prolétariat dans la lutte est une pleine confirmation de l’analyse que nous faisons en 2003, alors que la classe ouvrière commençait à peine à reprendre le chemin de sa lutte après le long recul des années 1990 :

– “Les attaques actuelles constituent le ferment d’un lent mûrissement des conditions pour l’émergence de luttes massives qui sont nécessaires à la reconquête de l’identité de classe prolétarienne et pour faire tomber peu à peu les illusions, notamment sur la possibilité de réformer le système. Ce sont les actions de masse elles-mêmes qui permettront la réémergence de la conscience d’être une classe exploitée porteuse d’une autre perspective historique pour la société”.

– “L’importance des luttes aujourd’hui, c’est qu’elles peuvent constituer le creuset du développement de la conscience de la classe ouvrière. Si l’enjeu actuel de la lutte de classe, la reconquête de l’identité de classe par le prolétariat, est très modeste en lui-même, il constitue néanmoins la clé pour la réactivation de la mémoire collective et historique du prolétariat et pour le développement de sa solidarité de classe”.<sup>(2)</sup>

## La conscience de classe

La “constitution du prolétariat en classe”, comme le dit le *Manifeste du Parti communiste*, est inséparable du développement de la conscience de classe. Poussé à la lutte par les coups de boutoir de la crise économique mondiale, le prolétariat en France a, en effet, commencé dans ce mouvement à développer sa conscience de classe. Se sentir faire partie d’un tout, la volonté de se serrer les coudes, de s’unir, de lutter ensemble, mais aussi la compréhension qu’en face existe un ennemi organisé, défendant ses propres intérêts, ou encore la clairvoyance de l’aspect inexorable de la dégradation des conditions de vie et de travail, de l’absence d’avenir pour

toute l’humanité sous ce système d’exploitation (et quel meilleur symbole de la noirceur du futur promis par le capitalisme que cette attaque généralisée contre le régime des retraites ?) sont autant d’éléments précieux illustrant le développement de la conscience de classe.

Un exemple de ce processus particulièrement significatif : durant les manifestations de la fin décembre, nombre de discussions faisaient le lien entre l’attaque contre les retraites et les incendies qui ravageaient au même moment toute l’Australie. Un lien ? Cette idée aurait semblé saugrenue, voire loufoque, presque à tous simplement quelques mois auparavant. Mais là, dans la lutte, les manifestants ressentaient que les “réformes” qui détruisent les conditions de vie et de travail en France et l’absence de moyens humains et matériels pour faire face au feu en Australie étaient en fait les différentes facettes d’un même problème sous-jacent. Se situe là, en germe, la compréhension de ce qu’est le capitalisme : un système d’exploitation pourrissant qui entraîne toute l’humanité à sa perte, au nom du profit.

Évidemment, la classe ouvrière n’est qu’au début de ce processus, ce mouvement n’est qu’un pas de plus sur “le chemin que doit se frayer la classe ouvrière pour affirmer sa propre perspective révolutionnaire [qui] n’a rien d’une autoroute, [qui même] va être terriblement long, tortueux, difficile, semé d’embûches, de chausse-trappes que son ennemi ne peut manquer de dresser contre elle”.

Or, la principale chausse-trappe, ce mouvement a fait la démonstration que la classe ouvrière n’en avait absolument pas conscience, qu’elle n’avait pas encore retrouvé la mémoire face à ce piège maintes fois éprouvé durant les luttes des années 1970 et 1980 : les syndicats.

## Le rôle des syndicats

Ce mouvement a été conduit du début à la fin par les syndicats. C’est eux qui ont mené la classe à la défaite. Parfaitement au courant de l’état d’esprit combatif de la classe ouvrière, ils ont été vigilants à proposer chaque fois des formes de luttes qui permettent de coller au mouvement et de maintenir très clairement les ouvriers sous leur joug. Ils ont manœuvré pour, à terme, épuiser, saboter toute réelle unité, et ainsi préparer la défaite :

– Pour répondre à la poussée de la combativité ouvrière, les syndicats ont organisé de multiples luttes en réalité isolées les unes des autres. Tout en reprenant officiellement l’appel à “Lutter tous ensemble”, ils ont organisé “l’extension”... de la défaite ! Ils n’ont eu de cesse d’appeler sur le terrain, dans les boîtes, à des luttes secteur par secteur, en prenant soin de ne surtout pas mobiliser les grandes entreprises du privé. Le collectif parasyndical “inter-urgence” a même refusé de se joindre aux manifestations interprofessionnelles prévues en décembre au prétexte de ne pas “noyer leurs revendications spécifiques dans les autres revendications”.

– Pour répondre au besoin ressenti par les ouvriers de débattre, les syndicats ont organisé un peu partout des AG soi-disant “interprofessionnelles” complètement verrouillées et nouyautés (y compris par les gauchistes) où il était difficile et vain de prendre la parole.<sup>(3)</sup>

– Pour éviter que la solidarité active des ouvriers dans la lutte ne se développe, ils ont partout mis en avant les caisses de solidarité pour aider les

3) Lorsque les ouvriers voulaient continuer à rester ensemble à la fin des manifestations, les syndicats ont organisé des animations pour éviter les discussions (comme à Marseille le 11 janvier 2020) ou ont laissé le champ libre aux policiers pour gazer les manifestants qui résistaient, comme à Paris. Cependant, à Nantes, par deux fois, en fin de manifestation, le cortège a refait un tour du centre-ville sans les syndicats en scandant “Une balade syndicale n’a jamais fait une lutte sociale”. Au-delà d’une réflexion très minoritaire sur l’action des syndicats, ces événements prouvent la volonté des ouvriers de rester ensemble et de continuer à discuter. Lors des manifestations suivantes, les syndicats ont imposé des concerts, la musique empêchant toute possibilité de débat.



En voulant se battre “tous ensemble”, en prônant la solidarité entre les secteurs et entre les générations, les prolétaires ont commencé à retrouver leur identité de classe.

cheminots (et autres grévistes) “à tenir”... seuls. Le succès de ces collectes est la marque de la popularité du mouvement, le soutien de l’ensemble de la classe ouvrière. Mais ce sont les syndicats (notamment la CGT) qui ont mis en place cette solidarité financière, qui l’ont initiée, organisée et encadrée, afin d’en faire un substitut à la véritable solidarité active par l’extension immédiate de la lutte. À travers ces caisses de solidarité, les syndicats ont poussé la classe ouvrière à la “grève par procuration”, laissant les cheminots seuls à perdre près de deux mois de salaire.

Pour résumer la tactique syndicale qui ressort de ces derniers mois : face à une telle explosion de combativité, ils ont collé à la classe ouvrière, afin d’épouser les besoins de la lutte pour mieux les dénaturer et pour faire croire que les “partenaires sociaux” du gouvernement défendent les intérêts de la classe ouvrière en étant capables d’organiser la lutte et les manifestations.

La classe ouvrière n’a pas été en mesure de démasquer ce sabotage, comme elle a été incapable de prendre en main ses luttes, d’organiser elle-même des assemblées générales souveraines et autonomes tout comme l’extension géographique du mouvement par l’envoi de délégations massives, de proche en proche, d’usine en usine (les hôpitaux étant, par exemple, souvent la plus grande “usine” du coin). Cette faiblesse découle de la perte d’identité de classe, de la perte de mémoire du prolétariat depuis les années 1990. L’affrontement aux syndicats (et au syndicalisme en général) ne peut se passer de l’expérience des manœuvres accumulées du sabotage de la lutte. Les syndicats sont, avec la démocratie bourgeoise, les derniers remparts de l’État capitaliste. Ce n’est que dans un long processus et une série de luttes massives jalonnées de défaites que la classe ouvrière va peu à peu développer sa conscience. La confrontation aux syndicats ne pourra intervenir que dans une étape plus avancée de la lutte.

Pour le moment donc, la classe ouvrière manque encore de confiance en elle-même pour déborder l’encadrement syndical. Elle a encore beaucoup d’illusions sur la démocratie et la légalité bourgeoise. Le chemin qui mène vers la perspective d’affrontements révolutionnaires est donc encore très long et parsemé d’embûches. Mais cela n’enlève absolument rien au fait que le dernier mouvement en France est, justement, un premier pas sur ce très long chemin. Au contraire même, le contexte historique très difficile rend toute manifestation d’une volonté de lutte, toute expression de solidarité particulièrement significative et révélatrice de ce qui se passe en profondeur dans les entrailles de notre classe.

## L’interclassisme

Une embûche, peut-être encore plus pernicieuse, attend les luttes futures : l’impasse de l’interclassisme. Tout au long de 2018 et 2019, la

presse internationale a mis en avant le mouvement de contestation sociale “gilets jaunes” en France.<sup>(4)</sup> Ce mouvement interclassiste a menacé de renforcer la perte d’identité de classe du prolétariat, diluant les ouvriers au sein du “peuple”, les mettant ainsi à la remorque de l’idéologie de la petite-bourgeoisie, avec son nationalisme, son drapeau tricolore, sa Marseillaise, ses illusions sur la démocratie et ses appels aux “puissants” pour être “écouté et entendu”, etc. Ce danger va continuer de planer durant les années à venir. Cela dit, le mouvement contre la réforme des retraites a montré une autre voie. Le prolétariat a été capable de refuser le mélange avec les “gilets jaunes” qui voulaient prendre la direction des manifestations avec leurs drapeaux tricolores. À l’intonation de la Marseillaise par une poignée de “gilets jaunes” au sein des cortèges a été plusieurs fois opposée l’Internationale. En fait, ce sont au contraire les “gilets jaunes” qui se sont retrouvés dilués au sein des manifestations et de la classe ouvrière en lutte, derrière des mots d’ordre et des méthodes de lutte prolétaires.

Autre exemple de ce processus révélant la force de ce mouvement : la grève des avocats. Eux aussi touchés violemment par cette réforme, les avocats ont été nombreux à participer, en robe noire, aux cortèges. Surtout, ils ont été, par centaines, à accrocher leurs robes aux grilles des ministères et des tribunaux. Ces images insolites et spectaculaires ont fait la Une des médias. Évidemment, ils ont rejoint le mouvement avec leurs faiblesses et leurs illusions sur le Droit, la Justice et la République. Mais le mot important est “rejoint”. Contrairement au mouvement des “gilets jaunes”, ce n’est pas la petite-bourgeoisie qui a donné la couleur et la tonalité à la lutte. Au contraire, la colère des avocats est celle de certaines couches de la petite-bourgeoisie de plus en plus touchée par la prolétarisation et qui rejoignent, ici momentanément, le combat prolétarien. Ce processus montre la tendance générale et historique de ce que Marx et Engels avaient décrit dans le *Manifeste du Parti communiste* en 1848. Il annonce la dynamique des luttes futures, quand le prolétariat, dans son processus révolutionnaire, pourra se mettre à l’avant-garde de la remise en cause du capitalisme en montrant une perspective pour l’ensemble de la société, entraînant dans son combat de plus en plus de couches de la société :

– “Petits industriels, marchands et rentiers, artisans et paysans, tout l’échelon inférieur des classes moyennes de jadis, tombent dans le prolétariat ; d’une part, parce que leurs faibles capitaux ne leur permettant pas d’employer les procédés de la grande industrie, ils succombent dans leur concurrence avec les grands capitalistes ; d’autre part, parce que leur habileté technique est dépréciée par les méthodes nouvelles de production.

De sorte que le prolétariat se recrute dans toutes les classes de la population”.

– “Les classes moyennes, petits fabricants, détaillants, artisans, paysans, tous combattent la bourgeoisie parce qu’elle est une menace pour leur existence en tant que classes moyennes. Elles ne sont donc pas révolutionnaires, mais conservatrices ; bien plus, elles sont réactionnaires : elles cherchent à faire tourner à l’envers la roue de l’histoire. Si elles sont révolutionnaires, c’est en considération de leur passage imminent au prolétariat : elles défendent alors leurs intérêts futurs et non leurs intérêts actuels ; elles abandonnent leur propre point de vue pour se placer à celui du prolétariat”.

Le chemin qui mène à la victoire de la révolution est encore très long. Le mouvement de 2019-2020, révélant le retour de la combativité ouvrière et la fin de la paralysie qui a dominé le terrain social ces dix dernières années, n’est qu’un pas supplémentaire. Pour aller plus loin, il faudra que la classe ouvrière se retourne, regarde d’où elle vient, se réapproprie les leçons de ses luttes passées : 1980 en Pologne, 1968 en France, 1919-1921 en Allemagne, 1905 et 1917 en Russie, 1871 et 1848 en France, et bien d’autres. Car l’histoire du mouvement ouvrier est riche de combats et forme une longue chaîne continue jusqu’à nous.

Pour se réapproprier ainsi sa propre histoire ensevelie sous les tombereaux de mensonges de la bourgeoisie, il faut qu’au sein de la classe ouvrière se développent des débats, des comités, des cercles... et de la patience car, comme Luxemburg l’expliquait, être directement confrontés à la banqueroute de cette société rend de plus en plus difficile d’entrer en lutte. Non seulement la paupérisation rend le coût de la grève difficilement supportable, mais bien plus encore la crise économique mondiale révèle presque immédiatement l’ampleur des enjeux. Or, “Les révolutions prolétariennes [...] reculent constamment devant l’immensité infinie de leurs propres buts, jusqu’à ce que soit créée enfin la situation qui rende impossible tout retour en arrière”.<sup>(5)</sup> Ainsi le développement des luttes ralentit et devient plus tortueux.

Mais à terme, cette même crise économique mondiale et les attaques contre nos conditions de vie et de travail qu’elle charrie, pousseront inexorablement à l’éclatement de nouvelles luttes. C’est dans ce processus de développement des luttes économiques contre la misère et la dégradation générale de toutes ses conditions d’existence que la classe ouvrière pourra se politiser et politiser ses combats pour affronter l’État bourgeois et, au bout du chemin, s’affirmer comme classe révolutionnaire.

Pawel, 13 mars 2020

1) Rosa Luxemburg, *L’ordre règne à Berlin* (1919).

2) Extrait de notre article “Rapport sur la lutte de classe de 2003”, disponible sur notre site Internet.

4) Contrairement au mouvement contre la “réforme” des retraites qui, lui, a eu le droit à un véritable *black out* hors de France.

5) Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Napoléon Bonaparte* (1851).



## Extraits du “Programme socialiste” de Karl Kautsky

la classe ouvrière qui l’abolira et lui enseigne le mode de travail qui convient à la société socialiste. L’égalité des conditions de travail, plus peut-être encore, que le travail en commun, éveille le sentiment de solidarité chez le prolétaire. Dans une fabrique, il n’y a pour ainsi dire pas de hiérarchie. Les situations élevées y sont généralement interdites à l’ouvrier, mais elles sont si peu nombreuses qu’elles n’ont pas en ligne de compte pour la masse des travailleurs. Un petit nombre d’entre eux peut seulement être acheté avec ces places de faveur. La grande majorité est placée dans les mêmes conditions de travail et l’individu est incapable de les améliorer pour lui seul. Il ne peut relever sa situation que quand se relève celle de tous ses compagnons de travail. Les fabricants cherchent bien, il est vrai, à semer la division parmi les travailleurs en introduisant artificiellement des inégalités dans ces conditions. Mais le nivellement qu’impose la grande industrie moderne est trop puissant pour que de semblables expédients, travail aux pièces, primes, etc., puissent abolir chez les ouvriers la conscience de la solidarité de leurs intérêts. À mesure que la production capitaliste se maintient plus longtemps, la solidarité prolétarienne se développe avec plus de puissance, elle s’implante plus profondément dans le prolétariat et en devient la caractéristique la plus saillante. Il nous suffit de rappeler ici ce que nous disions plus haut des domestiques pour montrer la grande différence qui les distingue du prolétariat à ce propos. Mais le serviteur de famille, et même le compagnon ouvrier restent, sur ce point, inférieurs au prolétaire. La solidarité entre compagnons ouvriers s’arrête à un moment que la solidarité entre prolétaires a dépassé. Chez les uns comme chez les autres, la solidarité ne se restreignait pas aux travailleurs employés dans une même exploitation. De même que les prolétaires, les compagnons étaient insensiblement arrivés à reconnaître que les travailleurs se heurtent partout aux mêmes adversaires, ont partout les mêmes intérêts. Ils ont créé des organisations nationales, s’étendant à tout le pays, à une époque où la bourgeoisie ne voyait pas plus loin que sa petite ville ou son petit État. Le prolétariat moderne est absolument international, dans ses sentiments et dans ses actes. Au milieu des luttes nationales les plus acharnées, des armements pressés des classes dominantes, les prolétaires de tous les pays se sont unis. Nous trouvons déjà chez les compagnons même des commencements d’organisations internationales. Ils furent capables de dépasser les frontières nationales. Mais il est une limite qu’ils n’ont jamais pu franchir : c’est le métier, la profession. Le chapelier ou le chaudronnier allemand pouvait, dans ses voyages, trouver l’hospitalité chez ses collègues suédois ou suisses. Mais les cordonniers, les menuisiers de son propre pays restaient pour lui des étrangers. Sous le régime du métier, les professions étaient strictement délimitées. L’apprenti devait travailler pendant des années avant d’être admis au compagnonnage, et durant toute sa vie il restait fidèle à son métier. Si la corporation était florissante, puissante, l’honneur en rejaillissait aussi sur le compagnon. S’il était jusqu’à un certain point en conflit avec son maître, il n’était pas moins en antagonisme avec les maîtres et les compagnons des autres métiers. À l’époque où le métier brillait de tout son éclat, les associations des différents métiers étaient engagées dans des luttes violentes les unes contre les autres. La production capitaliste, par contre, fait un mélange bigarré des diverses professions. Dans une entreprise capitaliste, beaucoup d’ouvriers de métiers différents travaillent côte à côte, et coopèrent à un but commun. En outre, ce mode de production tend à faire disparaître la notion de métier. La machine diminue le temps qui durait autrefois des années et le réduit à quelques semaines, souvent à quelques jours. Elle permet à l’ouvrier de passer sans trop de difficulté d’un travail à un autre. Elle l’y force souvent en rendant son concours inutile, en le jetant sur le pavé et en le forçant de se livrer à une autre occupation. La liberté dans le

choix d’une profession que le philistin craint de perdre dans la “société future” a déjà perdu tout sens pour le travailleur actuel. Dans ces conditions, il est facile au prolétaire de dépasser le point où s’arrêterait le compagnon. Pour le prolétariat moderne, la conscience de la solidarité n’est plus seulement internationale, elle s’étend à toute la classe ouvrière. Il y a déjà existé dans l’Antiquité et au Moyen-Âge des formes différentes de salaire. Les luttes même entre salariés et exploités ne sont pas un phénomène nouveau. Mais ce n’est que sous le régime de la grande industrie capitaliste que nous voyons se constituer une classe de salariés, très conscients de la communauté de leurs intérêts, qui subordonnent de plus en plus aux intérêts généraux de leur classe, non seulement leurs intérêts personnels, mais encore les intérêts locaux et même leurs intérêts professionnels là où il en subsiste encore. Ce n’est que dans notre siècle que les luttes des salariés contre l’exploitation prennent le caractère d’une lutte de classe. C’est grâce à cette circonstance que ces luttes poursuivent un but plus large, plus élevé que la suppression d’inconvénients momentanés, c’est pour cette raison que le mouvement ouvrier devient un mouvement révolutionnaire. Le concept de la classe ouvrière prend une extension de plus en plus considérable. Ce que nous venons de dire s’applique en premier lieu aux travailleurs prolétaires de la

grande industrie. Mais de même que le capital industriel domine le capital en général, ainsi que toutes les entreprises économiques dans les nations capitalistes, de même les idées et les sentiments du prolétariat de la grande industrie dominent de plus en plus les idées et les sentiments des salariés. La conscience de la communauté générale de leurs intérêts s’éveille également chez les travailleurs de la manufacture et du métier. Ce phénomène se produit d’autant plus rapidement que le métier perd davantage son caractère primitif, se rapproche de la manufacture ou devient une industrie à domicile exploitée suivant les méthodes capitalistes. Ces idées et ces sentiments sont de plus en plus partagés par les travailleurs des villes appartenant à des professions non industrielles, les employés de commerce, de transports, les employés d’hôtels et de lieux de plaisir. Les travailleurs agricoles eux-mêmes prennent de plus en plus de la communauté d’intérêts qui les rend solidaires des autres salariés, à mesure que la production capitaliste détruit l’ancienne exploitation patriarcale, et fait de l’agriculture une industrie exercée par des prolétaires salariés et non plus par des serviteurs appartenant à la famille du paysan. Enfin le sentiment de solidarité commence à se faire sentir même chez les artisans indépendants les plus misérables et, dans certaines circonstances, même chez les paysans. Les classes laborieuses se fondent de plus en plus

en une classe ouvrière unique, unitaire, inspirée par l’esprit du prolétariat de la grande industrie qui ne cesse de voir accroître son nombre et son importance économique. Les classes laborieuses sont de plus en plus pénétrées de l’esprit propre au prolétariat de la grande industrie, d’entente et de camaraderie, de discipline corporative et d’hostilité contre le capital. Et dans leurs rangs, se répand également cette soif de savoir, particulière au prolétariat et dont nous avons déjà parlé à la fin du chapitre précédent. Ainsi, insensiblement, le prolétariat corrompu, méprisé, maltraité, devient une puissance historique devant laquelle les anciens pouvoirs commencent à trembler. Il est né une classe nouvelle, possédant une morale nouvelle, une philosophie nouvelle et grandissant chaque jour en nombre, chaque jour plus nettement limitée, chaque jour plus indispensable au point de vue économique, acquérant chaque jour plus de conscience et de jugement.

[...] Et à mesure que le prolétariat exerce une influence plus considérable sur les classes qui lui sont voisines, agit plus efficacement sur leurs idées et sur leurs sentiments, elles tendent de plus en plus à entrer dans le mouvement socialiste. La lutte de classe menée par le prolétariat a pour but naturel la production socialiste. Cette lutte ne peut prendre fin avant que ce but soit atteint. [...]

On ne doit pas s’attendre à ce que les petits bourgeois arrivent

rapidement à cette conviction. Mais les paysans et les artisans ont déjà commencé à désertir les rangs des partis bourgeois, désertion d’une espèce toute particulière ; ce sont en effet les éléments les plus courageux, les plus énergiques qui jettent les premiers le fusil aux orties, non pour fuir le combat, mais pour quitter une lutte mesquine qui ne peut assurer qu’une misérable existence et participer au combat gigantesque, universel, dont la fondation d’une nouvelle société est le but, société dont tous les membres partageront les conquêtes de la civilisation moderne, participer au combat pour la libération de toute l’humanité civilisée, de toute l’humanité en général que l’ordre social actuel menace d’écraser. À mesure que le mode de production existant devient plus misérable, que l’heure de la banqueroute se précipite, que les partis dominants se montrent plus incapables de remédier aux vices effroyables de l’ordre actuel, que ces partis abandonnant toute tenue, tout principe, se réduisent à une clique de politiciens intéressés, les membres des classes non prolétariennes qui se joignent à la démocratie socialiste sont de plus en plus nombreux et, côte à côte avec le prolétariat, suivent son drapeau dans sa marche irrésistible vers la victoire et le triomphe.

Karl Kautsky, 1892

### “LE TEMPS DES OUVRIERS” SUR ARTE

# Une oraison funèbre pour enterrer l’identité de classe

Le 28 avril dernier, la chaîne Arte diffusait une longue fresque historique en quatre épisodes sur l’origine et l’évolution de la condition ouvrière et du mouvement ouvrier du XVIII<sup>e</sup> siècle aux années 1980, intitulée : “Le temps des ouvriers”. Dans un contexte où la classe ouvrière commence à reprendre le chemin des luttes et retrouve sa capacité de réflexion, cette programmation n’a rien d’anodin.

La lutte contre la réforme des retraites de l’hiver dernier en France a été un pas en avant dans la tentative de recouvrer une identité de classe, c’est-à-dire le fait que les producteurs salariés se reconnaissent comme une seule et même entité, ayant en face d’elle une classe antagonique, la bourgeoisie, qui s’approprie la richesse créée par le travail. Comme nous le mettons en exergue dans un de nos articles publiés dans ce journal “en voulant se battre “tous ensemble”, en prônant la solidarité entre les secteurs et entre les générations, les prolétaires ont commencé à retrouver leur identité de classe. Car en comprenant que pour faire face au gouvernement, à l’État, à la bourgeoisie, il faut être nombreux, il faut s’unir, il faut développer un mouvement massif. La question qui forcément s’impose à tous est : avec qui s’unir ? qui est ce “Nous” ? La réponse est : la classe ouvrière.<sup>(1)</sup> Si aujourd’hui, la conscience d’appartenir à une seule et même classe reste embryonnaire, il n’en demeure pas moins que les luttes sociales de ces derniers mois en France, aux États-Unis, en Finlande et ailleurs forment le terreau fertile à la redécouverte de cette identité perdue tout au long des dernières décennies.

De son côté, la bourgeoisie a bien senti la fermentation s’opérer et, comme toujours, elle ne manque pas de riposter sur le terrain idéologique via la puissance du média télévisuel. Si en temps normal, elle s’évertue à nier purement et simplement l’existence de la classe ouvrière, il lui arrive aussi, méthode plus subtile, de déformer son histoire et sa nature.

1) Voir dans ce journal : “Mouvement contre la “réforme des retraites” (Partie 2) : Tirer les leçons pour préparer les luttes futures”.

#### Les ouvriers sont-ils uniquement des cols bleus ?

Ce documentaire ne s’acharne pas, comme c’est souvent le cas, à démontrer la prétendue “extinction” de la classe ouvrière, mais s’attache plutôt à dessiner une image tronquée de celle-ci en réduisant sa composition aux seuls “cols bleus”, c’est-à-dire aux travailleurs en usine. Ce “temps des ouvriers” s’apparente exclusivement à celui des mineurs, des métallos, des ouvriers spécialisés du textile ou de l’automobile. Cet accent est renforcé par les témoignages, tout au long des quatre épisodes, de trois ouvriers, tous des “cols bleus” : un retraité des usines Peugeot à Sochaux, une ouvrière spécialisée dans l’automobile, un manutentionnaire dans l’agroalimentaire.

Or, si la classe ouvrière s’est formée et s’est développée parallèlement à l’expansion de l’industrie en Angleterre d’abord, en Europe ensuite, dans le monde entier enfin ; sa composition est beaucoup plus large que celle limitée aux simples usines et aux secteurs de l’industrie lourde ou d’extraction (mines).

Alors que les dernières luttes ont démontré une fois encore que la classe ouvrière reste polymorphe, composée aussi bien d’ouvriers d’usine que d’enseignants, de personnels médicaux que de postiers, de personnels de bureaux que de chômeurs, le mythe du “col bleu” comme incarnation exclusive de la classe exploitée ne peut que semer la division entre les secteurs salariés traditionnels et les “cols blancs”. En clair, véhiculer à dessein une vision fautive, totalement réductrice, fragmentée et tronquée de l’identité de la classe ouvrière. De plus, avec la “désindustrialisation”, les ouvriers seraient désormais en voie de “disparition”.<sup>(2)</sup>

2) Pour une vue plus précise de notre conception de la classe ouvrière, voir : “Qu’est-ce que la classe ouvrière ? (exposé de réunion publique)”, sur le site Internet du CCI.

#### La classe ouvrière est-elle condamnée à demeurer aliénée dans le capitalisme ?

Le panorama de trois cents ans d’histoire montre concrètement ce qu’est l’esclavage salarié : de la pression des cadences infernales rythmées par la machine-outil et la rationalisation de la production à la discipline de fer imposée par le patron, le salarié demeurant un rouage de la production capitaliste, dépossédé de ces outils de production et du fruit de son travail, totalement déshumanisé, réduit à une simple marchandise, en définitive un être aliéné.

Mais l’histoire de la classe ouvrière ne se réduit pas à ce constat. C’est aussi l’histoire de l’avènement d’une nouvelle classe révolutionnaire amenée à jouer le rôle de fossoyeur du capitalisme. Cette deuxième facette n’est pas totalement occultée, mais elle est le plus souvent déformée. Si le documentaire retrace les grands moments des luttes ouvrières, montre la formation et l’affirmation de la classe comme force politique, c’est pour mieux acter son échec à “transformer le monde” dans le courant du XX<sup>e</sup> siècle. D’ailleurs, la grève de masse en Pologne en 1980 aurait été le “chant du cygne” de deux siècles de luttes et d’affrontements à la classe exploiteuse. Aujourd’hui, la classe ouvrière occidentale, happée par le chant des sirènes du consumérisme, aurait délaissé ses velléités révolutionnaires pour se faire une place dans la société capitaliste.

S’il est vrai que depuis son retour sur la scène de l’histoire à la fin des années 1960, la classe ouvrière n’a pas été capable de renverser l’ordre social, cela ne signifie pas qu’elle n’a pas été en mesure de s’affronter à son ennemi historique. Malgré les grandes difficultés auxquelles elle doit faire face, le prolétariat a encore montré ces derniers mois qu’elle est bel et bien vivante et capable de s’opposer aux conditions d’exploitation qui lui sont imposées. Tant que le prolétariat existe, la potentialité de la révolution demeure !<sup>(3)</sup>

3) Pour une approche plus complète et plus précise de la lutte de classes des années

Le film n’oublie pas non plus d’escamoter la théorie révolutionnaire dès que l’occasion se présente. Les procédés visuels et musicaux qui accompagnent les références au rôle de Marx et du marxisme dans le mouvement ouvrier dressent la caricature d’un chef d’état-major dirigeant d’une main de fer “l’armée des travailleurs” afin de “s’emparer de l’État et de le diriger”.

Il paraît évident que le film reprend à son compte le mensonge véhiculé depuis des décennies, selon lequel la théorie marxiste serait le creuset du totalitarisme ; et le stalinisme ni plus ni moins que la mise en pratique et le résultat désastreux inéluctable auquel aboutit la mise en avant de la perspective communiste ayant mûri tout au long de son histoire au sein du mouvement ouvrier.

En définitive, si “Le temps des ouvriers” se distingue par sa capacité à retracer l’histoire de la condition ouvrière de manière vivante, par un usage abondant et varié des documents d’archive (photos, affiches, vidéos, textes, chansons...), véritables traces de la mémoire ouvrière, il n’en demeure pas moins qu’au bout du compte, ce panorama falsifie l’identité de notre classe et réduit celle-ci à un simple groupe social qui a fait son temps et qui n’est plus en mesure de jouer un quelconque rôle historique dans l’avenir.

La classe ouvrière ne pourra pas assumer ses tâches si elle ne parvient pas à prendre conscience d’elle-même et de sa force. Par conséquent, elle ne peut dépendre des dénaturations idéologiques diffusées en permanence par la voix des médias de masse.

Pour parvenir à s’extirper peu à peu de l’emprise de la pensée dominante, le prolétariat doit, à travers les luttes et la réflexion que celles-ci génèrent, se replonger dans son histoire et retrouver le fil historique qui rattache les exploités d’aujourd’hui à ceux d’hier.

Vincent, 6 mai 2020

1960 à aujourd’hui, voir : “Résolution sur le rapport de forces entre les classes (2019)”, Revue internationale n°164.

## LE CCI SUR INTERNET

fr.internationalism.org

E-mail : france@internationalism.org

## ABONNEMENTS

### Abonnement découverte

Révolution internationale, 3 numéros : 5 €  
pack Révolution internationale (3 numéros)  
+ Revue internationale (1 numéro) : 8 €

### Abonnement simple

Révolution internationale (11 numéros)

FRANCE	18,5 €
ÉTRANGER	20,5 €
PAR AVION DOM/TOM	21,5 €

### Abonnement simple

Revue internationale (4 numéros)

FRANCE	18,5 €
ÉTRANGER	17 €
PAR AVION DOM/TOM	18,5 €

### Abonnement couplé : journal + revue

11 n <sup>os</sup> + 4 n <sup>os</sup>	
FRANCE	35 €
ÉTRANGER	38 €
PAR AVION DOM/TOM	38 €

Versement par chèque bancaire ou postal  
à l'ordre de RI – CCP 523544Y – Rouen, à adresser à la boîte postale de RI.

### Abonnement diffuseur

Aux lecteurs qui souhaitent diffuser notre presse autour d'eux, nous proposons les modalités suivantes :

### Révolution internationale

abonnement à 3 : 45 €  
à 5 : 73 €

### Revue internationale

abonnement à 2 : 31 €  
à 3 : 45 €

Ecrivez-nous pour mettre au point d'autres possibilités.

## APPEL À CONTRIBUTION

En cette période de confinement, où les rassemblements sont impossibles, où les discussions et le débat sont rendus beaucoup plus difficiles, la confrontation fraternelle et argumentée des idées reste le cœur du développement de la conscience de classe. Le goût de la réflexion théorique et la capacité à tirer les leçons des expériences d'hier et des luttes d'aujourd'hui sont des jalons essentiels pour l'avenir, permettant de tracer le chemin vers la révolution prolétarienne.

Le CCI appelle donc ses lecteurs à s'inscrire autant que possible dans cette démarche en

envoyant des contributions écrites pour notre site et nos journaux, que ce soit des comptes rendus sur des meetings auxquels vous avez assisté, ce qui se passe sur votre lieu de travail, dans votre secteur ou celui d'à côté, ou encore des courriers plus développés, des contributions théoriques, etc.

Ne pouvant tout publier, nous nous efforcerons de répondre dans notre presse sur les éléments les plus saillants et déterminants afin de participer à la compréhension de la situation actuelle et de l'expérience de la classe ouvrière.

## PUBLICATIONS DU CCI

### Révolution internationale

(FRANCE)  
Revue Internationale  
BP 30605  
31006 Toulouse Cedex 6

### Acción Proletaria

(ESPAGNE)  
Ecrire à l'adresse postale en France

### Internationalisme

(BELGIQUE)  
PB 102, 2018 Antwerpen  
(Centraal Station)

### Internationalism

(ÉTATS-UNIS)  
Ecrire à l'adresse postale au Royaume-Uni

### Internacionalismo

(VENEZUELA)  
Ecrire à l'adresse postale en France

### Internationell revolution

(SUEDE)  
Ecrire à l'adresse postale en Suisse

### Revolutione internazionale

(ITALIE)  
CP 469,  
80100 Napoli

### World Revolution

(ROYAUME-UNIS)  
BM Box 869,  
London WCI N 3XX

### World Revolution

(AUSTRALIE)  
Ecrire à l'adresse postale au Royaume-Uni

### Weltrevolution

(SWITZERLAND)  
Internationale Revue  
Postfach 2124 – 8021 Zürich

### Revolución Mundial

(MEXIQUE)  
Apdo. Post. 15-024, C.P. 02600  
Distrito Federal, Mexico

### Communist Internationalist

(publication en langue hindi)  
POB 25, NIT  
Faridabad 121 00  
HARYANA INDIA

## APPEL AUX LECTEURS

C'est encore avec de faibles forces que les révolutionnaires doivent faire face à des tâches gigantesques. C'est pourquoi nous faisons appel à tous nos lecteurs, tous nos sympathisants qui désirent collaborer à la diffusion de nos publications, comme certains nous l'ont déjà proposé.

Les informations dont ils peuvent disposer sur ce qui se passe autour d'eux, les comptes rendus des discussions qu'ils peuvent avoir dans les rangs ouvriers nous seraient également utiles, vu les difficultés auxquelles se heurte le prolétariat aujourd'hui. Enfin,

nous avons besoin que notre presse soit déposée dans les librairies ou dans les kiosques, et il est souhaitable que toutes les énergies se mobilisent pour effectuer un suivi régulier de la diffusion.

Au-delà des discussions que nous pouvons avoir lors de nos réunions publiques et permanences, nous appelons donc vivement nos lecteurs à nous écrire, soit par courrier classique, soit par e-mail.

## APPEL A SOUSCRIPTION

L'aide pour la défense de nos idées passe aussi par des souscriptions. Nous avons ouvert une souscription permanente pour le soutien de notre journal et de notre intervention.

Contrairement aux organisations bourgeoises qui bénéficient de subventions de la classe dominante et de son État pour assurer la défense des intérêts du capital, l'organisation révolutionnaire ne vit que grâce aux cotisations de ses militants. Lecteurs, votre souscription est un acte politique conscient de solidarité et de soutien à la défense des idées révolutionnaires.

Elle participe pleinement de la défense des intérêts de la classe dont dépend l'avenir de l'humanité.

Souscrire à la presse du CCI, ce n'est pas lui faire l'aumône. C'est s'engager à ses côtés dans le combat contre les mensonges et mystifications de la bourgeoisie, contre ses moyens de propagande et d'intoxication idéologiques.

Vos contributions sont donc les bienvenues au compte de RI (C.C.P. 523544Y – Rouen) ou peuvent être versées lors de nos interventions.



Courant Communiste International

Premier semestre 2020

Revue  
Internationale

23ème Congrès du CCI  
Les responsabilités des révolutionnaires dans la période actuelle  
Les différentes facettes de la tâche comme Fraction

Résolution sur la situation internationale :  
Conflits impérialistes, vie de la bourgeoisie, crise économique

Rapport sur l'impact de la décomposition sur la vie politique de la bourgeoisie

Rapport sur la décomposition aujourd'hui (Mai 2017)

Résolution sur le rapport de force entre les classes

Rapport sur la lutte de classe  
Formation, perte et reconquête de l'identité de classe prolétarienne

Rapport sur la question du cours historique

164

3,00 euros - 5 FS - 6 \$Can  
Paraît tous les 6 mois

## À LIRE SUR LE SITE INTERNET DU CCI

- **Gaizka se tait : un silence assourdissant**
- **Covid-19 : Soit le prolétariat mondial met fin au capitalisme, soit le capitalisme met fin à l'humanité !**
- **Pandémie de COVID-19 en France : l'incurie criminelle de la bourgeoisie !**
- **Épidémie du coronavirus : une preuve supplémentaire du danger du capitalisme pour l'humanité**
- **Pandémie du Covid-19: contribution d'un camarade proche**
- **Covid 19: Des réactions face à l'incurie de la bourgeoisie**
- **Instabilité politique en Belgique et COVID-19 : les prolétaires ne doivent pas payer pour le pourrissement croissant du système**
- **Assassinat de Soleimani: le Moyen-Orient dominé par le chacun pour soi impérialiste**
- **Le 18 Brumaire de Pedro Sánchez**
- **Communiqué international de solidarité avec la lutte de la classe ouvrière en France**
- **Appel à la solidarité avec le CCI dans le milieu prolétarien face à une nouvelle attaque parasitaire**

# RÉVOLUTION INTERNATIONALE

ORGANE DU COURANT COMMUNISTE INTERNATIONAL EN FRANCE

EXTRAITS DU “PROGRAMME SOCIALISTE” DE KARL KAUTSKY

## Les prétendus “héros de la nation” sont les “fossoyeurs” du capitalisme !

Depuis la lutte contre la réforme des retraites et la crise du Covid-19, la bourgeoisie et ses médias semblent “redécouvrir” qu’il existe une classe ouvrière. De reportages en reportages, on vante le rôle des infirmières, des aides-soignants, du personnel d’entretien, des caissières de supermarché, des livreurs, des éboueurs, etc. Tous deviennent de nouvelles “vedettes” télévisées. Après les mensonges énormes qui ont suivi l’effondrement de l’URSS en 1989 avec la prétendue “faillite du communisme” et la “disparition de la classe ouvrière”, il devient difficile aujourd’hui de cacher le fait que la production capitaliste moderne est assurée par un prolétariat bien présent dont la colère gronde de manière croissante. La classe ouvrière, formant ce que les médias appellent les “invisibles” et que les nantis des beaux quartiers ignorent, sont devenus soudain des “premiers de cordée” encensés par des bourgeois qui veulent les transférer en “héros de la nation”, en faire de la “chair à virus” pour en extraire du profit !

Dans les passages que nous publions ci-dessous du *Programme socialiste* de Karl Kautsky, sont réaffirmées les caractéristiques propres de ce prolétariat qui était dès son apparition au XIX<sup>e</sup> siècle dans la grande industrie considéré comme une classe révolutionnaire, une “classe dangereuse”. Ces “héros” sont en réalité les “fossoyeurs” du capitalisme (selon les termes de Marx dans le *Manifeste communiste*). Alors que depuis des années d’atonie, les campagnes de propagande incessantes ont fait douter le prolétariat de sa force et de son existence, au point de rejeter sa propre expérience de combat frauduleusement assimilée au stalinisme, sa colère et sa détermination contre la réforme des retraites en France a permis de faire émerger les bases d’une identité de classe effacée des mémoires. Même si la situation terrible de la pandémie et les conditions de confinement qui en découlent ne sont pas les plus propices pour exprimer la colère et l’indignation, le sentiment de solidarité, bien que dévoyé et exploité honteusement par la bourgeoisie, n’en reste pas moins toujours présent comme un facteur actif et déterminant, caractéristique d’une classe travaillant de manière associée, parmi les exploités. Même si, de manière momentanée, la bourgeoisie parvient à utiliser la situation en sa faveur, la maturation et la réflexion qui ont été initiées par la dure et longue lutte de cet hiver 2019-2020 se prolonge bel et bien au sein du prolétariat.

Avec ces extraits du texte de Kautsky écrit en 1892, à une époque où il était encore un propagateur de la méthode marxiste et un défenseur de la cause révolutionnaire du prolétariat, nous souhaitons contribuer à cette réflexion en cours en revenant sur les fondements politiques qui permettent de retrouver pleinement cette nécessaire identité de classe. Même si le texte paraît daté sur des aspects sociologiques, le contenu politique reste pleinement valable aujourd’hui. Parmi les éléments fondamentaux, les conditions économiques de l’exploitation du travail salarié demeurent essentielles. Les deux autres éléments fondamentaux portent sur la conscience de classe et la solidarité. La conscience de classe ne saurait être confondue avec la “haine” stérile, prônée, par exemple, durant le mouvement des gilets jaunes, par certains anarchistes et autres *black blocs* qui vénèrent l’action violente et aveugle comme des moyens au service d’un prétendu combat révolutionnaire. La conscience est au contraire une expression de rationalité et d’organisation au cœur de l’identité ouvrière et de son combat. La solidarité, à ne pas confondre avec l’entraide, en est un corollaire vital, qui permet aussi aux prolétaires de renforcer leur unité. C’est en grande partie ce que nous avons pu voir au moment des luttes de cet hiver<sup>(1)</sup> où la solidarité a servi de ciment à ces dernières. C’est de même ce que montrent ici ces extraits, valables pour notre combat présent et futur.

“petites gens”, les pauvres de l’époque précapitaliste. Ceux-ci envient l’homme opulent qu’ils regardent avec admiration, c’est leur modèle, leur idéal. Ils voudraient être à sa place, être des exploités comme lui. Il ne songe pas à supprimer l’exploitation. Le travailleur prolétaire, lui, n’envie pas le riche ; il ne désire pas sa situation, il le hait et le méprise. Il le hait comme exploitateur, il le méprise comme parasite. Il ne hait d’abord que les capitalistes avec lesquels il a affaire, mais il reconnaît bientôt que tous tiennent la même conduite à son égard, et sa haine, personnelle à l’origine, se change en une hostilité consciente vis-à-vis de toute la classe capitaliste. Cette hostilité contre les exploités a caractérisé dès l’origine le prolétariat. La haine de classe n’est nullement un effet de la propagande socialiste, elle s’est manifestée longtemps avant que celle-ci n’ait agi sur la classe ouvrière. Chez les domestiques et les serveurs, chez les compagnons ouvriers, la haine de classe ne peut jamais être portée à ce degré. Étant données les relations personnelles existant avec le “maître”, un sentiment semblable aurait rendu tout travail, impossible aux travailleurs. Dans ces professions, les salariés entrent souvent en lutte avec leurs employeurs, chefs d’ateliers ou chefs de famille. Mais on se réconcilie toujours. Dans le mode de production capitaliste, les travailleurs peuvent nourrir l’hostilité la plus exaspérée pour les patrons sans que la production en soit troublée, sans même que ceux-ci s’en aperçoivent. Cette haine est timide à l’origine, individuelle. S’il faut un certain temps pour que les prolétaires remarquent que ce n’est nullement la générosité qui pousse les fabricants à les employer, il faut plus de temps encore pour qu’ils trouvent le courage d’entrer ouvertement en conflit avec le “maître”. Le prolétaire qui ne travaille pas est lâche et résigné parce qu’il se sent inutile et qu’aucune considération d’ordre matériel n’agit sur lui. À l’origine, le prolétariat qui travaille a

les mêmes traits caractéristiques dans la mesure où il se recrute dans le *lumpenproletariat*<sup>(2)</sup> et dans les sphères qui en sont voisines. Il ressent bien tous les mauvais traitements auxquels il est en butte, mais il ne proteste contre eux qu’intérieurement ; il ferme le poing mais il le garde dans la poche. En outre, chez les natures particulièrement énergiques et passionnées, la révolte se traduit par des actes accomplis en secret. La conscience de leur force et l’esprit de résistance ne se développent dans les fractions de la classe ouvrière dont nous parlons ici que quand elles arrivent à la conscience de la communauté des intérêts, à la solidarité existant entre leurs membres. Quand le sentiment de solidarité s’est éveillé, c’est alors que commence la renaissance morale du prolétariat, le travailleur prolétaire se relève et quitte le borbier du *lumpenproletariat*. Les conditions de travail dans la production capitaliste enseignent d’elles-mêmes au prolétaire la nécessité d’une étroite solidarité, de la subordination de l’individu à la collectivité. Tandis que dans la forme classique du métier, chaque individu fabrique un objet complet, l’industrie capitaliste repose sur le travail en commun, sur la coopération. Le travailleur individuel ne peut rien sans ses compagnons de travail. En se mettant à l’œuvre ensemble, systématiquement, ils doublent ou triplent la productivité de chacun d’entre eux. Le travail leur fait comprendre quelle force réside dans l’union, il développe chez eux une heureuse discipline, librement acceptée, qui est la condition première et d’une production coopérative, socialiste, et de la victoire du prolétariat dans sa lutte contre l’exploitation. La production capitaliste éduque donc

2) Littéralement “prolétariat en haillons” ou “sous-prolétariat”. Terme employé par Marx et Engels pour désigner “les rebuts et laissés pour compte de toutes les classes sociales” utilisés au cours de l’histoire par la bourgeoisie pour briser les luttes de la classe ouvrière.

LE PROLÉTARIAT moderne qui travaille est un phénomène tout particulier, inconnu de l’histoire antérieure. [...] le prolétariat laborieux forme [...] une des racines de la société, c’est la source déjà la plus importante, et bientôt l’unique source où la société puise sa force. Le prolétaire qui travaille ne possède rien, mais ne reçoit pas d’aumônes. Loin d’être entretenu par la société, c’est elle qu’il entretient par son travail. À

l’origine de la production capitaliste, le prolétaire sent encore qu’il est un pauvre. Dans le capitaliste qui l’exploite, il voit un bienfaiteur, qui lui donne du travail et par suite du pain. Cette relation patriarcale plaît naturellement beaucoup aux patrons. Aujourd’hui encore, ils demandent à l’ouvrier en échange du salaire qu’ils lui payent, non seulement le travail convenu, mais encore la soumission et la reconnaissance. Mais la production capitaliste ne peut subsister longtemps sans que s’évanouisse le beau côté patriarcal qu’elle avait à ses débuts. Si asservis, si bernés que soient les ouvriers, ils ne peuvent cependant que

remarquer à la fin que se sont eux qui gagnent le pain du capitaliste et que la réciprocité n’est pas vraie. Tandis qu’ils restent pauvres ou le deviennent de plus en plus, le capitaliste ne cesse de s’enrichir. Et quand ils demandent aux fabricants, ces prétendus patriarcales, un peu plus de pain, ils essuient un refus. [...] Le prolétaire vit dans de misérables trous et construit un palais à son patron ; il souffre de la faim et prépare à son maître un repas somptueux. Il peine et s’étend pour procurer à son exploitateur et à sa famille le moyen de tuer le temps. [...] L’opposition est tout autre que celle qui mettait aux prises les riches et les

1) Cf. “Mouvement contre la réforme des retraites” dont nous publions la seconde partie dans ce journal. La première est disponible sur le site Internet du CCI.

(suite page 6)

### NOS POSITIONS

- Depuis la Première Guerre mondiale, le capitalisme est un système social en décadence. Il a plongé à deux reprises l’humanité dans un cycle barbare de crise, guerre mondiale, reconstruction, nouvelle crise. Avec les années 80, il est entré dans la phase ultime de cette décadence, celle de sa décomposition. Il n’y a qu’une seule alternative devant ce déclin historique irréversible : socialisme ou barbarie, révolution communiste mondiale ou destruction de l’humanité.
- La Commune de Paris de 1871 fut la première tentative du prolétariat pour mener à bien cette révolution, à une époque où les conditions n’étaient pas encore mûres. Avec la situation donnée par l’entrée du capitalisme dans sa période de décadence, la révolution d’Octobre 1917 en Russie fut le premier pas d’une authentique révolution communiste mondiale dans une vague révolutionnaire internationale qui mit fin à la guerre impérialiste et se prolongea plusieurs années. L’échec de cette vague révolutionnaire, en particulier en Allemagne en 1919-23, condamna la révolution en Russie à l’isolement et à une rapide dégénérescence. Le stalinisme ne fut pas le produit de la Révolution russe, mais son fossoyeur.
- Les régimes étatisés qui, sous le nom de “socialistes” ou “communistes”, ont vu le jour en URSS, dans les pays de l’est de l’Europe, en Chine, à Cuba, etc., n’ont été que des formes particulièrement brutales d’une tendance universelle au capitalisme d’État, propre à la période de décadence.
- Depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, toutes les guerres sont des guerres impérialistes, dans la lutte à mort entre États, petits ou grands, pour conquérir ou garder une place dans l’arène internationale. Ces guerres n’apportent à l’humanité que la mort et la destruction à une échelle toujours plus vaste. La classe ouvrière ne peut y répondre

que par sa solidarité internationale et la lutte contre la bourgeoisie dans tous les pays.

- Toutes les idéologies nationalistes, d’“indépendance nationale”, de “droit des peuples à disposer d’eux-mêmes”, quel que soit leur prétexte, ethnique, historique, religieux, etc., sont un véritable poison pour les ouvriers. En visant à leur faire prendre parti pour une fraction ou une autre de la bourgeoisie, elles les mènent à se dresser les uns contre les autres et à s’entre-massacrer derrière les ambitions et les guerres de leurs exploités.
- Dans le capitalisme décadent, le parlement et les élections sont une mascarade. Tout appel à participer au cirque parlementaire ne fait que renforcer le mensonge présentant ces élections comme un véritable choix pour les exploités. La “démocratie”, forme particulièrement hypocrite de la domination de la bourgeoisie, ne diffère pas, sur le fond, des autres formes de la dictature capitaliste que sont le stalinisme et le fascisme.
- Toutes les fractions de la bourgeoisie sont également réactionnaires. Tous les soi-disant partis “ouvriers”, “socialistes”, “communistes” (les ex-“communistes” aujourd’hui), les organisations gauchistes (trotskistes, maoïstes et ex-maoïstes, anarchistes officiels), constituent la gauche de l’appareil politique du capital. Toutes les tactiques de “front populaire”, “front anti-fasciste” ou “front unique”, mêlant les intérêts du prolétariat à ceux d’une fraction de la bourgeoisie, ne servent qu’à contenir et détourner la lutte du prolétariat.
- Avec la décadence du capitalisme, les syndicats se sont partout transformés en organes de l’ordre capitaliste au sein du prolétariat. Les formes d’organisation syndicales, “officielles” ou “de base”, ne servent qu’à encadrer la classe ouvrière et à saboter ses luttes.

- Pour son combat, la classe ouvrière doit unifier ses luttes, en prenant elle-même en charge leur extension et leur organisation, par les assemblées générales souveraines et les comités de délégués, élus et révocables à tout instant par ces assemblées.
- Le terrorisme n’est en rien un moyen de lutte de la classe ouvrière. Expression des couches sociales sans avenir historique et de la décomposition de la petite-bourgeoisie, quand il n’est pas directement l’émanation de la guerre que se livrent en permanence les États, il constitue toujours un terrain privilégié de manipulation de la bourgeoisie. Prônant l’action secrète de petites minorités, il se situe en complète opposition à la violence de classe qui relève de l’action de masse consciente et organisée du prolétariat.
- La classe ouvrière est la seule classe capable de mener à bien la révolution communiste. La lutte révolutionnaire conduit nécessairement la classe ouvrière à une confrontation avec l’État capitaliste. Pour détruire le capitalisme, la classe ouvrière devra renverser tous les États et établir la dictature du prolétariat à l’échelle mondiale le pouvoir international des conseils ouvriers, regroupant l’ensemble du prolétariat.
- La transformation communiste de la société par les conseils ouvriers ne signifie ni “autogestion”, ni “nationalisation” de l’économie. Le communisme nécessite l’abolition consciente par la classe ouvrière des rapports sociaux capitalistes le travail salarié, la production de marchandises, les frontières nationales. Il exige la création d’une communauté mondiale dont toute l’activité est orientée vers la pleine satisfaction des besoins humains.
- L’organisation politique révolutionnaire constitue l’avant-garde du prolétariat, facteur actif du processus de généralisation de la conscience de classe au sein du prolétariat. Son rôle n’est ni “d’organiser la classe ouvrière”, ni de “prendre le pouvoir” en son nom, mais

de participer activement à l’unification des luttes, à leur prise en charge par les ouvriers eux-mêmes, et de tracer l’orientation politique révolutionnaire du combat du prolétariat.

### NOTRE ACTIVITÉ

- La clarification théorique et politique des buts et des moyens de la lutte du prolétariat, des conditions historiques et immédiates de celle-ci.
- L’intervention organisée, unie et centralisée au niveau international, pour contribuer au processus qui mène à l’action révolutionnaire de la classe ouvrière.

### NOTRE FILIATION

Les positions des organisations révolutionnaires et leur activité sont le produit des expériences passées de la classe ouvrière et des leçons qu’en ont tirées tout au long de l’histoire ses organisations politiques. Le CCI se réclame ainsi des apports successifs de la Ligue des communistes de Marx et Engels (1847-52), des trois Internationales (l’Association internationale des travailleurs, 1864-72, l’Internationale socialiste, 1889-1914, l’Internationale communiste, 1919-28), des fractions de gauche qui se sont dégagées dans les années 1920-30 de la III<sup>e</sup> Internationale lors de sa dégénérescence, en particulier les gauches allemande, hollandaise et italienne.